

# ***La Pénélope* ET LE MOUSSE, HISTOIRE D'UN NAUFRAGE**

Jean-Marie HUILLE

En février 1953, le croiseur-école *Jeanne d'Arc* faisait escale au Cap. Le commandant – capitaine de vaisseau Béret – reçut une lettre écrite en anglais sur du papier bleu par une certaine Mrs Marais qui se disait d'origine huguenote, c'est-à-dire française, comme son mari. Elle avait vu dans la presse la photo d'officiers-élèves en visite à Groot Constantia, une belle propriété vinicole très connue des environs du Cap. Elle voulait rappeler aux marins français l'héroïsme de l'un des propriétaires de Groot Constantia, son aïeul Hendrik Cloete, qui avait participé en 1788 avec son fils au sauvetage de l'équipage d'une frégate française naufragée dans False Bay. À sa lettre elle joignait un récit de huit pages écrites au crayon.

Une lettre polie lui répondit. Encouragée, Mrs Marais proposa que la Marine française publiât ce récit. Cette seconde lettre parvint à bord alors que la *Jeanne d'Arc* était rentrée à Brest. Le lieutenant de vaisseau chef de cabinet l'annota de la mention « Pas répondu ». Nul doute que la vieille *lady* sud-africaine fût fort désappointée de n'avoir aucune réponse. Il me semble juste de répondre, au moins partiellement, à son vœu puisque j'ai, depuis ce temps lointain, gardé ses lettres. Que disent-elles? Fable ou vérité? Et que faisait là cette frégate? Mais d'abord...

1. Que se passait-il sur mer en 1788? Dans les *Histoires de la Marine*, entre la fin de la guerre de l'Indépendance américaine et le début de la Révolution française, on ne parle que de l'expédition de La Pérouse et de rien d'autre. Or ce fut une période de grande activité. L'une des opérations les plus importantes fut l'expédition de Cochinchine. Elle avait été décidée par le Gouvernement royal à la suite de l'ambassade de M<sup>sr</sup> Pigneau de Béhaine, missionnaire en Cochinchine, venu à Versailles plaider la cause du roi de ce pays, N'Guyen-Anh, dépossédé de son trône. En échange d'un soutien, ce roi s'engageait à permettre, entre autres, la création d'un comptoir à Tourane. L'occasion paraissait belle de se faire enfin une place en Extrême-Orient. L'affaire fut mise en route sans beaucoup de réflexion sur ses implications stratégiques.

Il fallait d'abord envoyer des troupes et de l'artillerie vers l'Isle de France et l'Inde. Leur départ s'échelonna de la fin de 1787 à l'été de 1788. Le régiment irlandais de Walsh-Infanterie, en tout mille soixante-treize hommes, embarqua sur trois frégates et deux flûtes. La division quitta Brest le 20 juillet 1788. Parmi ces navires, la *Pénélope*, une frégate toute neuve.

Compte tenu des délais, on n'avait consulté ni le gouverneur des îles Mascareignes – le capitaine de vaisseau d'Entrecasteaux – ni celui de l'Inde française, pourtant concernés au premier chef. Mis devant le fait accompli, l'un comme l'autre soulignèrent le caractère aventureux de la création d'un établissement isolé, sans soutien, proie offerte à tout ennemi déclaré.

Des raisons plus décisives conduisirent à renoncer à l'entreprise: il s'agit de la grave tension diplomatique causée par l'intervention armée de la Prusse en Hollande pour réprimer l'insurrection libérale qui venait de chasser le *stathouter*. L'Angleterre soutenait cette intervention, la France la condamnait. Des troupes furent massées dans le Nord, la flotte fut mise en alerte et Suffren nommé à la tête de l'armée navale de l'Océan. Était-ce la guerre? Eh bien! non: la situation politique et l'état de nos finances ne le permettaient pas. La France recula sans gloire. Un terme avait déjà été mis à une expédition devenue inopportune. Les renforts envoyés en océan Indien furent rapatriés. Le régiment de Walsh-Infanterie arriva à Lorient en avril 1790 après vingt mois d'une campagne pour rien. Celle-ci avait coûté cher et sa principale victime, la *Pénélope*, gisait à l'état d'épave dans les parages du Cap.

2. Le récit de Mrs Marais s'intitule: *Récit du grand héroïsme d'Hendrik Cloete et de son fils qui bravèrent les flots déchaînés au milieu de la nuit sur leurs chevaux pour sauver l'équipage du navire La Pénélope qui avait fait naufrage dans False Bay*. Le récit commence ainsi: « C'est dans la nuit du 16 au 17 octobre 1788 que les habitants de Groot Constantia furent brusquement réveillés par le bruit du galop de chevaux dans l'avenue qui conduisait à la maison. On frappa violemment à la porte... »

Les cavaliers venaient du poste de garde de Muizenberg. Ils informèrent les Cloete qu'un navire s'était échoué dans False Bay. Un certain nombre de gens s'étaient échappés dans une embarcation et, parmi eux, il y avait deux femmes d'officiers; mais il y avait encore du monde à bord. Or, la mer était si forte que le bateau qui avait amené les rescapés ne pouvait être remis à l'eau. On appelait M. Cloete à l'aide car, seuls, ses chevaux de cavalerie militaire pouvaient affronter les vagues!

Hendrik Cloete (soixante-trois ans) et son fils de trente ans, qui portait le même prénom, se précipitèrent avec leurs chevaux, accompagnés de quelques-uns de leurs esclaves hottentots qui avaient pris place dans un chariot avec des provisions. Le récit ajoute: « Heureusement il y avait un beau clair de lune et ils menèrent un train d'enfer dans les dunes ». Arrivés à la plage de Standfontein, à une dizaine de kilomètres, ils virent une embarcation chavirée à peu de distance, des hommes réfugiés sur la coque retournée et d'autres dans l'eau...

Le fils Cloete fonça dans les vagues avec son cheval et ramena deux hommes pendus à ses étriers. Ils furent passés à son père qui était tout près et les esclaves qui savaient nager aidèrent à les sortir de l'eau. Six fois le jeune Hendrik réussit à ramener ainsi des hommes à la plage. Parmi eux se trouvait le capitaine de vaisseau Puget de Bras, le commandant, qui soutenait un jeune enfant. Avec difficultés, celui-ci fut placé sur le pommeau de la selle d'Hendrik, mais le cheval, exténué, broncha et l'enfant retomba à la mer. Un esclave, bon nageur, se précipita et parvint à les sauver, lui et le

commandant.

Bientôt les rescapés étaient assis autour d'un grand feu, débarrassés de leurs vêtements trempés et enveloppés dans des couvertures. Réconfortés et nourris, ils oubliaient qu'ils avaient vu la mort de près. Le jeune garçon sauvé avec le commandant s'était déjà endormi: c'était le plus petit des mousses du bord. Il n'avait que sept ans et s'appelait François Maturailon. Quand ils furent remis de leur terrible expérience, le capitaine de vaisseau de Bras se leva et dit: « Hommes d'équipage, à genoux! Pour remercier le Tout-Puissant, M. Cloete et son fils de nous avoir sauvés d'une mort certaine. Leur bravoure passera à la postérité ». Ils burent à la santé de M. Cloete et de son fils et de grands hourras retentirent dans la solitude désolée.

Plus tard, le roi de France envoya en remerciement à M. Cloete une montre enrichie de pierreries. Un de ses descendants, indigne de son noble ancêtre, la vendit par la suite!

3. Que penser de ce récit? Son auteur paraît sincère. En 1953, c'était une personne âgée puisqu'elle évoquait des souvenirs personnels du début du siècle. Ce sauvetage lui avait été raconté par sa grand-tante Bonna, elle-même petite-fille d'Hendrik Cloete fils. Il s'agit d'une tradition familiale solide. Les Cloete étaient une des familles les plus respectables du pays: ils descendaient d'un compagnon de Van Riebeck, le fondateur de la colonie en 1652 pour le compte de la Compagnie hollandaise des Indes. Un *Dictionnaire de biographie sud-africaine*, dans l'article consacré à Hendrik fils, relate brièvement l'histoire du sauvetage.

Que disent les archives françaises? Il y a, dans les archives du port de Brest, les cahiers des charges et contrats relatifs à la construction de la frégate, datés de 1785 à 1788. Elle prit armement en avril 1788, avant son départ pour sa première et dernière navigation.

Je comptais tout savoir grâce à ces archives puisque le ministre avait prescrit de réunir le conseil de guerre pour juger de la perte du bâtiment. Mais la procédure tourna court très vite. À sa troisième réunion, en avril 1789, le conseil prononça un « plus ample informé d'un an » afin d'attendre divers témoignages dont celui du chef de la division. Hélas! les événements se précipitaient: à Brest, de graves désordres préludaient à la Révolution. Les conseils de guerre furent supprimés l'année suivante et remplacés par des « jurys militaires ». La procédure entreprise s'arrêta: on n'en retrouve plus aucune trace. Dommage!

Les archives anciennes de la Marine, à Paris, ne disent pas grand-chose sur le commandant de la *Pénélope*, le capitaine de vaisseau de Pujet de Bras. Né à Bras, près de Saint-Maximin, en 1740, chevalier de Malte, c'était un marin expérimenté qui avait embarqué douze fois – dont une sous les ordres de son cousin, le bailli de Suffren. Capitaine de vaisseau à quarante et un ans, c'était son cinquième commandement dans ce grade. C'est la Révolution – et non le naufrage de la *Pénélope* – qui mit un terme à la carrière du sieur Depujet [en un seul mot], d'abord sans emploi, puis en non-activité, emprisonné comme noble, et enfin admis à la retraite en 1796.

Ces mêmes archives possèdent le rôle d'équipage de la frégate, relique émouvante parce que sa couverture gondolée garde la trace de son séjour à bord de l'épave, d'où il ne fut retiré que quinze jours après la catastrophe. Mais ce rôle est muet sur celle-ci, les mentions parfaitement lisibles qu'il contient étant, bien entendu, antérieures.

4. Il fallait chercher ailleurs. Ce que j'ai fait, en Afrique du Sud, notamment auprès du musée naval de Simonstown, mais aussi, beaucoup plus près de nous, à Aix-en-Provence, dans les archives des Colonies, où j'ai trouvé un petit trésor: la correspondance de M. Trublet de la Flandrye. Qui était-ce? À cause de l'importance de l'escale du Cap pour les navires français et l'absence de consul, la Marine entretenait depuis 1771 dans cette colonie un « agent du roi ». Sa correspondance avec le ministre révèle que cet écrivain de la Marine était efficace et qu'il représentait dignement son pays. Il y rend compte des suites du naufrage et envoie une copie conforme du rôle d'équipage, complétée de ses annotations sur le sort de l'équipage.

Il y avait à bord dix officiers et assimilés, quatorze élèves et volontaires, seize officiers-mariniers, deux cent trente quartiers-maîtres, matelots, mousses, aides-chirurgiens et commis... plus un clandestin, dont un nota sur le rôle dit: « un enfant trouvé étant sous voile, mis à la solde de mousse pour lui faire payer les hardes qu'on lui a données, n'ayant rien à changer ». Avec les deux cent neuf militaires du détachement de Walsh-Infanterie, plus trois femmes et deux enfants d'officiers, quatre cent quatre-vingt-cinq personnes, au total, se trouvaient à bord depuis trois mois. Quel entassement!

Les annotations de Trublet font état de douze morts dans l'équipage: un lieutenant de vaisseau enlevé de dessus le radeau et retrouvé mort sur le rivage, neuf matelots et mousses mort noyés pendant le sauvetage et deux autres « noyés s'étant soûlés dans la cale ». Pas un mot sur Walsh-Infanterie qui relevait du ministère de la Guerre et non de la Marine! Les archives de l'Armée de terre à Vincennes n'apprennent rien sur cette campagne. On sait seulement par Trublet que le lieutenant-colonel commandant le régiment eut une jambe broyée par un canon qui s'était détaché et que le médecin-major fut, lui aussi, blessé.

Ces indications et l'évocation par Mrs Marais des « vagues féroces » permettent de se représenter la fin de la *Pénélope*. Elle devait mouiller avec la division dans Simon's Bay mais, entrant de nuit par gros temps dans False Bay, manquant de repères, elle se laissa prendre au piège de cette baie largement ouverte aux vents du sud et s'échoua sur un banc de sable. On devine le bâtiment talonnant, puis se couchant sous les coups de boutoir des lames, l'abattage des mâts, la construction hâtive d'un radeau, la terreur des passagers, quelques désordres, les tentatives pour gagner le rivage...

Trublet, averti, se rendit sur place. Il décrit: « La frégate s'est échouée dans un endroit où il n'y a que du sable. Elle s'est ouverte en son milieu et quantité de barreaux sont rompus: elle pourrait malgré cela rester longtemps dans son état parce qu'il y a déjà une quantité prodigieuse de sable accumulée dans la cale. »

Il fallait évacuer les rescapés. Ils furent répartis sur les autres bâtiments de la division, où l'on se serra encore un peu

plus pour les recevoir. Après avoir sauvé le peu qui pouvait l'être de l'épave, on reprit la route de l'Isle de France. Restèrent au Cap une quarantaine de blessés et quelques déserteurs. Le commandant et quelques officiers, restés aussi, prirent passage peu après pour la France afin de rendre compte de la perte du bâtiment.

5. L'attitude des autorités hollandaises dans cette affaire est curieuse. La France avait pris parti pour les libéraux de Hollande, mais les Prussiens avaient écrasé leur insurrection. Cela avait eu des répercussions jusqu'au Cap. Trublet signala le changement d'attitude du gouverneur Van der Graaf, jusqu'ici très aimable avec l'agent du roi et les officiers français de passage. Il écrit: « c'était avant la révolution arrivée dans la République... Depuis que les choses ont changé de face, il a aussi changé de manière d'agir. Les refus les plus durs ont succédé aux offres les plus obligeantes, la froide réception au plus prévenant accueil... »

Lors de l'escale de nos navires, les autorités firent faire de nombreux mouvements à la garnison comme si elles craignaient quelque chose... excès de zèle dérisoire dont la population se moqua. L'aide apportée lors de la dernière guerre était bien oubliée. Répondant à l'imminence d'une occupation anglaise, la France avait envoyé au Cap des troupes qui furent amenés par la petite escadre de Suffren en route pour l'Inde, et maintenus jusqu'à la fin des hostilités.

Trublet rapporte que le commandant du poste de garde de Muizenberg, récemment renforcé et devenu un petit fort pourvu d'artillerie, avait fait tirer un coup de semonce à boulet sur la frégate aperçue à proximité. Mais, dès qu'il constata que le malheureux navire était perdu, il envoya chercher du secours et, par la suite, accueillit les rescapés sans crainte.

Plus tard, deux flûtes du roi, le *Chameau* et le *Dromadaire*, furent envoyées de l'Isle de France pour sauver les canons de la frégate que Trublet avait refusé de céder aux Hollandais. On en récupéra un certain nombre. Selon Trublet, on a rempli l'objet principal qui était de ne point laisser entre les mains des Hollandais ces canons qui auraient bien pu leur servir contre nous.

Ces autorités étaient bien mal inspirées dans leur attitude hostile. Les Britanniques, eux, n'attendaient qu'une occasion de se saisir d'un point d'appui d'un intérêt stratégique évident. Elle vint grâce à la Révolution française. Dès que les Français envahirent la Hollande, les Anglais se lancèrent à l'assaut, débarquant en août 1795 dans False Bay. La position de Muizenberg fut au centre d'une brève bataille. Le Cap tomba et, après le court répit de la paix d'Amiens, la colonie devint définitivement possession britannique.

6. Revenons au petit mousse dont on a vu le sauvetage périlleux, car il y eut une suite.

Dans sa première lettre, Mrs Marais raconte qu'elle avait été chargée en 1925 d'inventorier les papiers de famille contenus dans une vieille malle. Elle avait d'abord trouvé une requête adressée au gouverneur par Hendrik Cloete fils. Il rappelait que, lors du naufrage de la *Pénélope*, il avait sauvé un enfant nommé François Maturailon, âgé de sept ans, embarqué comme mousse. Déplorant son triste sort, il désirait le sauver de sa condition pitoyable. Il avait proposé au chevalier de Bras de le garder, étant assuré que ses parents se trouvaient dans la détresse la plus noire (*the most abject misery*) et qu'en conséquence ils avaient été obligés de l'envoyer en mer à un âge aussi jeune.

Depuis qu'il avait été reçu chez lui, l'enfant répondait à toutes les espérances mises en lui et ne laissait rien à désirer. Hendrik Cloete s'engageait à le rendre aussitôt s'il était réclamé par ses parents et à le mener jusqu'à eux. Il n'agissait, certes, que pour le bien du jeune garçon mais, au traumatisme du naufrage, n'était-ce pas en ajouter un autre, celui de la séparation avec les mousses du bord et un milieu où l'on vivait en français?

Mrs Marais avait trouvé aussi une lettre, datée de 1791, en français celle-là, qui venait de Brest. J'ai rétabli le texte original au vu de sa version en anglais:

Mon cher fils,

Combien de larmes ton absence nous a coûtées! Et si ce n'était pour ton bonheur, comment pourrions-nous supporter de te savoir si loin de nous? Mais c'est le Ciel qui guide tes pas. Tu sembles destiné à une heureuse fortune. Essaie d'en tirer profit et fais ce que tu peux pour soulager la condition de tes infortunés parents. Tu connais notre triste situation. Souviens-toi que je n'ai que mes bras pour subvenir à mes besoins et ils sont encore affaiblis par les années qui passent.

Sois sage et garde soigneusement l'amitié de M. et M<sup>me</sup> Cloete. Nous nous les représentons comme des personnes dignes de la plus grande estime. On m'a dit que la religion de ce pays-là n'était pas la même que la nôtre. Tu connais celle du lieu de ta naissance. Je te recommande qu'elle te soit chère toute ta vie. Partout où ta destinée pourra te conduire, ne la laisse pas te faire oublier ton pays et souviens-toi que si, à n'importe quel moment, tu y reviens, tu trouveras une mère et un père prêts à te serrer de nouveau dans leurs bras. Écris-nous souvent et souviens-toi que je suis avec tendresse,

ton père affectionné  
Hervé Léon

P. S. Ta mère t'embrasse, ainsi que ta sœur. Ton petit frère Joseph est mort il y a vingt mois. François est à la maison et te souhaite bien des choses.

Cette lettre est belle – trop belle! – pour avoir été écrite par un pauvre travailleur manuel. Elle est manifestement l'œuvre du curé ou d'un vicaire de la paroisse. Elle est triste, car elle signifiait que les parents du mousse n'oseraient jamais le réclamer.

Sur le rôle de la frégate, une case ouverte au nom de LEON Mathurin-Marie, l'un des trente-six mousses du bord, est annotée de façon lapidaire: « resté au Cap de Bonne-Espérance chez M. Clouteue, propriétaire de Constance ». Une autre case est ouverte à un autre mousse du même nom, prénommé François-Mathurin, âgé de quinze ans. Or, dans les registres de la paroisse Saint-Louis de Brest, on apprend que le premier, Mathurin-Marie LEON, est né et fut baptisé à Brest le 26 mai 1780. Dans l'acte, son père, Hervé, est dit « porte-chaise » – c'est donc vrai qu'il n'avait que ses bras pour vivre! Son parrain est un cousin, François-Mathurin LEON.

Dès lors, tout s'éclaire. La présence à bord de ce François, devenu un grand mousse de quinze ans, a certainement poussé le chevalier de Bras à transgresser le règlement en embarquant son filleul bien qu'il n'eût que huit ans. Connaissait-il la famille? Le soin qu'il prend personnellement du petit Mathurin lors du sauvetage montre son intérêt

pour lui. François a revu Brest et c'est lui qui, dans la lettre du père, souhaite bien des choses à son filleul. Si Mrs Marais désigne le jeune mousse comme « François Maturailon », c'est parce que Hendrik Cloete – qui a dû rencontrer le cousin – a confondu le nom de l'un et de l'autre et déformé celui de François-Mathurin LEON en « François Maturailon » pour l'attribuer à l'enfant qu'il recueillait.

Le témoignage de la vieille Mrs Marais est à accueillir avec autant d'intérêt que de sympathie car il parle d'un événement sur lequel les archives françaises ne disent que peu de choses et il ajoute quelque chose d'inattendu et de très humain à la fois: il y a le rôle étonnant joué par des cavaliers dans le sauvetage, même s'il n'a concerné qu'un petit nombre de rescapés. Il y a aussi la touche mélancolique qu'apporte le destin du petit mousse Mathurin. Le sort final de ce pauvre enfant n'est pas connu. Hendrik Cloete l'a-t-il adopté formellement? C'est ce qu'indique le dictionnaire biographique sud-africain que j'ai cité. S'il dit vrai, ses pauvres parents auront attendu en vain jusqu'à leur mort le petit garçon que la mer leur avait enlevé de si bonne heure.

[Transcription du récit de Mrs Marais. ]

### **Hendrik Cloete of Great Constantia, the hero of La Penelope**

An account of the great heroism of Hendrik Cloete and his son<sup>1</sup>, who faced the fierce waves in the middle of the night on their cavalry horses to rescue the men who were on the ship La Penelope that was wrecked in False Bay.

It was the night of the 16<sup>th</sup>-17<sup>th</sup> October 1788 that the inmates of Great Constantia were rudely awakened by the furious galloping of horses up the avenue leading to the house. There was thunderous knocking at the front door and the loud clang of the slave bell. In no time the slaves were aroused and assembled outside as strict orders were given by Sir Hendrik that on no account was the slave bell to be rung unless a fire broke out.

The horsemen who came from the fort<sup>2</sup> then informed the Cloetes that a ship had stranded in False bay and, altho' a number of people came off in a boat (amongst them were two women, wives of the officers), there were still some on board, who had no chance of getting ashore as the waves were so fierce that the boat which brought the others could not be launched, and as the Cloetes cavalry horses were the only ones who could brave the waves, they came to them for help. Orders were then given to saddle Gallant and Constant, their cavalry horses the finest and strongest as they had the Barbary strain in them.

What hurry and bustle went on, as there was no time to waste. The slaves inspanned their strongest horses in the biggest waggon which had been packed with provisions in the way of bread and bakkams (dried fish), a vaastje brandy, also wood, water and blankets were not forgotten as they were bound for a barren coast.

Just as they were ready to depart, a Hottentot slave ran up to Cloete and said: "Neem my saam want ik is nie bang vir die branders nie. Ik kan goed zwem en ik kan nog misschien help om die mense te red"<sup>3</sup>. So he got into the waggon and Hendrik who was 63 and his son lead the way on their cavalry horses, the waggon following with the slaves in it. Fortunately, it was a bright moonlight night and over the dunes they went at a tremendous rate.

When they arrived at Strandfontein, they saw that a boat had capsized, the majority of the men were in the water. Fortunately, it happened near the beach. A few were seated on the bottom of the upturned boat. Cloete's son at once dashed into the waves on his horse, brought out two men hanging on to the stirrups, they were transferred to the father's horse who was nearby and those of the slaves who could swim helped his father again with the men.

Six times, Cloete's son succeeded in bringing out men hanging to the stirrups and the little cabin boy - 7 years old - whom the Chevalier Puget de Bras, Captain of the ship, had charge of. With great difficulty he was put on Cloete's saddle bow. The Hottentot slave saw that his baas' horse was stumbling. So he jumped into the sea and saved the two that were struggling in the water.

Soon the rescued ones were all seated round the big fire the slaves had made, stripped of their wet clothes and wrapped in blankets. Their nearness to death was forgotten in the welcome food, drink and covering which they received. The little blue-eyed cabin boy was fast asleep in the Captain's arms. He was François Maturailon, 7 years old<sup>4</sup>.

When they had recovered from their recent dreadful experience, Captain Chevalier de Bras got up, a blanket covered him, and said: "Men, on your knees to thank the Almighty and Monsieur Cloete and his son for this great deliverance from a certain death. The bravery of them and their horses will go down into posterity. No better names could have been given to them then, Gallant and Constant". They drank the health of Cloete and his son and great cheers rang thro' the barren waste.

As the Cloetes and their horses were absolutely worn out after their brave efforts, they only returned late the next day to Constantia, taking some of the rescued people with them, the others were left at the fort.

Woltemade's brave act<sup>5</sup> was found in every history book, a place was named after him, also a ship was called "De Held Woltemade", while Hendrik Cloete's heroic feat lay in the historic chest which accompanied Jacob Cloete when he came out with Van Riebeck, for 137 years. In 1905, it came into print in the *Precis of the Archives*. This was the only publicity accorded to his brave rescue.

To-day I can let the world know as my great-aunt's nurse whose grand-father was in charge of the waggon took great delight in describing to them how Sieur Cloete's son dashed into the waves on his horse. I often deplored it that I had so

few details to work on ; and, a few months back, I was talking to a man about the Chron[ique] I was writing and mentioned the La Penelope episode. What do you think? The man told me that his father had a little book which contained the diary of a Hollander who was out here when the La Penelope was wrecked and the whole scene was described in it. And what he told me coincided with what was handed down in the family.

The French king sent him (Cloete) a jewelled watch which had to be sold. One wonders who the buyer was.

As the letter was in High Dutch and difficult to read, I am giving the English translation of it, also the letter which the boy's parents in Brest wrote to their son.

<sup>1</sup> Il faut prendre garde au fait que le père et le fils portent le même prénom. Dans la première lettre ci-dessus, Mrs Marais évoque principalement le fils, ne faisant qu'une allusion au père.

<sup>2</sup> De Muizenberg, près du lieu du naufrage. Le corps de garde construit au siècle précédent venait d'être renforcé par une batterie d'artillerie et divers bâtiments, le tout entouré d'une palissade. D'où l'appellation de « fort ».

<sup>3</sup> Mrs Marais traduit en anglais dans sa seconde lettre ce passage en hollandais ancien.

<sup>4</sup> Le véritable nom du petit mousse était Mathurin, Marie Léon, né à Brest le 26 mai 1780 (il avait donc huit ans). Il a dû y avoir confusion avec un autre mousse du bord, François, Mathurin Léon, son cousin et parrain, cité à la fin de la lettre du père ci-après.

<sup>5</sup> Quinze ans plus tôt (1773), un navire de la Compagnie des Indes orientales (VOC) fut jeté à la côte en baie du Cap par une tempête. Un homme parvint sur son cheval jusqu'à l'épave et sauva, deux par deux, quatorze naufragés comme le fera le fils Cloete. Mais il périt à la huitième tentative.